

Sidi Askofaré

Figures de l'urgence : entre clinique et politique *

Pour commencer, je dirai que lorsque Philippe Madet m'a transmis l'invitation du conseil d'administration à intervenir dans le cadre de ce séminaire – ce dont je remercie mes collègues du CA –, cette invitation était assortie d'un souhait, celui que mon intervention portât sur quelque chose comme « l'urgence pour la politique de la psychanalyse ».

J'en ai compris, peut-être à tort, une volonté d'élargir le champ de notre séminaire, une incitation à sortir de ce que Lacan a pu appeler jadis « la carte forcée de la clinique », et qui, nous le savons, peut être dévastatrice dans la transmission de la psychanalyse.

Toujours est-il que c'est au croisement de cette amicale suggestion et du thème de cette journée « L'urgence à l'entrée » que j'en suis venu à proposer, dans l'urgence – urgence organisationnelle, cette fois –, le titre de mon exposé de cet après-midi : « Figures de l'urgence : entre clinique et politique ».

1. Je prendrai mon départ dans quelque chose qui a été sans doute dit et répété dans chacun de nos collèges, à savoir que notre thème de l'année, « Cas d'urgence », est soutenu par une thèse fondamentale qui se déduit de Lacan, et qui pourrait se résumer en ces termes : au fond, tout analysant est en réalité un « cas d'urgence ». Ce qui constitue une position à la fois éthique et politique et, pour ainsi dire, l'indication d'une séparation de la psychanalyse du discours médical, au sens strict.

J'ajouterais que cette thèse est loin d'être triviale et que, derrière son apparente simplicité, elle est même tout à fait subversive. Toute la question qui reste, c'est de lui donner ses fondements de raison et d'en montrer l'intérêt pour les praticiens de la psychanalyse, voire au-delà.

Avec le syntagme « cas d'urgence », Lacan ne fait rien de moins que réintroduire la question du temps en psychanalyse. En psychanalyse, ai-je dit, et non dans l'inconscient. Sur ce point, il s'accorde fort bien avec la thèse de Freud.

Si Lacan remobilise cette question, c'est bien parce qu'elle ne se réduit, pour la pratique de la psychanalyse, à ce que nous enseigne le déchiffrement des formations de l'inconscient : l'indestructibilité du désir inconscient. Ce que sténographie la formule : « l'inconscient ne connaît pas le temps ». J'aimerais rappeler ici que Lacan, reprenant à nouveaux frais ce motif de l'inconscient et du temps, en 1964, va le situer très différemment de Freud, en posant notamment la nécessité de rapporter ce qui se joue, dans une psychanalyse, à un temps logique plus qu'à un temps social ou chronologique.

Plus généralement, on peut dire que, du « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée ¹ » (1945) à *La Topologie et le temps* ² (1979), Lacan s'est attaché à construire un concept du temps compatible et pouvant s'articuler avec la structure de langage de l'inconscient d'abord, et avec la structure nodale du parlêtre ensuite.

Pour faire un pas de plus par rapport à mon introduction du thème à l'Antenne de Toulouse, et même par rapport à ce que j'ai pu développer pour les Romains ³ depuis Toulouse, malheureusement ! – « Ce qui échappe à l'urgence... » –, je dirais que la problématique de l'urgence, en tant que condensation de la dimension du temps dans la psychanalyse, est à étendre à la structure du parlêtre comme au discours psychanalytique.

La question se pose de savoir cependant si ce que Lacan appelait, en 1976, les « cas d'urgence » peut trouver à se placer dans cette problématique. Il faut dire que les métonymies de la signification, en particulier entre urgence, hâte et précipitation, conduisent sans doute à rapprocher les cas d'urgence de la problématique du temps logique. Jean-Jacques Gorog résumait bien cette perspective quand il écrivait à la fin du texte de sa contribution au séminaire de l'EPFCL de 2006 que « l'urgence doit être entendue au sens d'une précipitation fondée sur le temps logique et la fonction de la hâte au moment de conclure ⁴ ».

Pourtant, j'ai l'idée que ce n'est pas parce que l'expression de « cas d'urgence » apparaît dans un texte de Lacan ayant pour motif central la passe qu'elle ne concerne que la fin ou la conclusion de l'analyse. Si elle n'était rapportée qu'à la fin, il serait difficile, en effet, de concevoir cette urgence autrement que comme une précipitation, un forçage qui, sans tomber dans la « faute » freudienne de la fixation anticipée d'un terme, court-circuite malgré tout le temps qu'il faut au sujet « de se faire à être ».

Mon idée serait donc plutôt que, par cet usage paradoxal de la notion d'urgence, Lacan, longtemps critiqué, voire diffamé à propos de son manie-
ment du temps dans l'expérience – les fameuses « séances courtes » ou « à

durée indéterminée » –, Lacan, donc, reprend l'initiative pour marquer que dans le débat, non pas seulement technique mais aussi éthique, qui l'oppose à l'IPA, le problème du temps et de son maniement ne saurait se limiter à la question de la durée des séances. On lui reproche ses séances à durée indéterminée, eh bien parlons des listes d'attente des ânes à liste !

Aussi y a-t-il deux conceptions de l'urgence qui s'opposent.

L'IPA pour ainsi dire est restée enfermée dans une conception médicale de l'urgence, toujours dépendante, peu ou prou, d'une conception magistrale de la vie comme valeur transcendante. Conception qui a ses limites mais qui n'est pas sans grandeur, même si elle peut sombrer parfois dans « l'idolâtrie de la vie », pour reprendre la belle expression d'Olivier Rey. La crise sanitaire que nous traversons actuellement n'est pas sans nous le rappeler quotidiennement. Je dirais néanmoins que, pour l'IPA, est urgent un cas qui, comme dirait M. de La Palice, ne peut pas attendre, le paradigme étant le sujet en crise ou au bord du passage à l'acte suicidaire. L'ennuyeux, c'est qu'on sait que c'est pour aussitôt déconseiller aux analystes de prendre de tels sujets en analyse, leur état étant, paraît-il, incompatible avec les exigences du travail analytique. Ce que Ralph R. Greenson condensait brutalement en cette phrase : « Il n'est pas possible de travailler analytiquement sur un champ de bataille ⁵. »

A contrario, il me semble que Lacan subvertit totalement cette notion, somme toute traditionnelle, de l'urgence. Non seulement il la dégage de ses adhérences médico-sociales, mais il va jusqu'à faire de l'expression « cas d'urgence » une nouvelle dénomination, un autre nom pour l'analysant. Et ce pour de fortes et solides raisons. La première raison est que si à l'horizon de toute analyse il est attendu de donner au sujet qui se soumet à l'expérience cette « satisfaction qui marque la fin » de sa course derrière le « mirage de la vérité », tout analysant est un cas d'urgence, d'être porteur de la demande de cette satisfaction.

Ainsi Lacan ramène-t-il la question de l'urgence, en 1976, au sujet, et par là même, à la demande, qu'il appelle joliment dans la « Préface... » : « la requête d'une urgence ⁶ ».

C'est bien parce qu'il s'agit de demande (requête d'une urgence), d'une demande postérieure à l'offre analytique, que Lacan introduit la question de sa satisfaction. Pourquoi ? Tout simplement, « parce qu'il n'y a pas de chance que le désir soit satisfait. On ne peut satisfaire que la demande ⁷ ».

2. Seulement, à s'en tenir là, on voit bien que l'urgence est réduite à une sorte de notion ou catégorie locale et localisée de l'expérience, censée ne concerner que la conclusion ou fin de l'analyse. Cette perspective satisfait sans doute à ce que, reprenant les mots de Philippe Madet, j'avais appelé « l'urgence pour la politique de la psychanalyse ». En effet, tout le monde le sait aujourd'hui, quand Lacan parle de politique de la psychanalyse, c'est toujours en rapport avec la fin de l'analyse et les finalités de la psychanalyse. C'est même le principe qui fonde son opposition, devenue classique, de la tactique, de la stratégie et de la politique.

Cette transition, douce, j'espère, me conduit à ce qui est au fond la thèse que je souhaitais vous soumettre et discuter avec vous.

L'importance du « temps logique » – qui nous conduit irrésistiblement vers le « moment de conclure » l'analyse – ne devrait pas nous faire perdre de vue que l'urgence, en vérité, concerne le discours psychanalytique comme tel et nous gagnerions à la conjuguer avec ce que Lacan a appelé « la direction de la cure ». Ne serait-ce que parce qu'une psychanalyse n'a de fin que pour autant que c'est une expérience qui a un commencement, un début. Dans le recueil d'articles portant sur la technique psychanalytique, Freud en avait d'ailleurs consacré un, qui mérite le détour, à ce qu'il a appelé sobrement « Le début du traitement ».

Si l'urgence est l'affaire de la psychanalyse, et pas seulement de sa conclusion, on peut désormais envisager non seulement ce que j'ai appelé un peu rapidement les « figures de l'urgence » – que je préfère nommer les supports de l'urgence – mais aussi et surtout ce qui, dans la psychanalyse, y échappe.

Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ⁸ », où, peut-être plus que dans tout autre, Lacan tente de penser la pratique psychanalytique, il me semble que ses développements peuvent se ramener à deux grandes propositions ou thèses :

1) Une cure se dirige. Autrement dit, elle doit être orientée – d'un début ou commencement vers une conclusion, une fin – et cette responsabilité revient à l'analyste ;

2) Cette orientation de la cure peut se ramener très simplement à l'articulation de trois temps – qui ne manquent pas d'évoquer le fameux temps logique de Lacan : instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure –, soit :

- la rectification subjective ;
- le développement du transfert ;
- l'interprétation.

Avec ces trois scansion, nous tenons, au fond, tout le mouvement d'une analyse, en tant que celle-ci va de l'accueil du symptôme et de l'introduction du sujet dans le discours analytique au développement du transfert puis à l'interprétation. Soit, d'une certaine façon, et pour en rester aux catégories avec lesquelles Lacan pensait alors l'expérience, l'articulation de la série : symptôme, demande, transfert, désir-interprétation (= son interprétation).

C'est à resituer le symptôme, d'une part, et la demande, d'autre part, dans le mouvement qui va de la rectification subjective jusqu'à l'interprétation, que nous avons chance de désenclaver la notion d'urgence pour lui donner toute sa place dans la structure et dans l'expérience psychanalytique.

Dans la structure – et j'entends ce terme au sens que Lacan lui donne dans « L'étourdit » : « La structure, c'est l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit ⁹ » –, parce que l'urgence n'est une question pour le parlêtre et ne le concerne que parce qu'elle est non seulement liée mais dépendante du nouage du *temps du langage*, du *temps du corps* et du *temps de l'acte*. J'appelle *temps du langage*, ce temps possiblement infini d'articulation des signifiants, de production des dits et de prolifération du sens. Le *temps du corps* du parlêtre est tout autre en tant que, d'être soumis au sexe et à la mort, il l'inscrit d'emblée dans la limitation et la finitude. Au fond, je dirais que c'est l'immixtion de l'un dans l'autre, et qui condamne le sujet au « trop tôt » ou au « trop tard », qui conduit le sujet à l'urgence de l'acte ou, malheureusement plus souvent, du passage à l'acte.

Je reviens à ce qui constitue le cœur de ma contribution, en disant que ce sont les deux phénomènes et concepts mentionnés plus haut, le symptôme et la demande, qui supportent ce qui relève de l'urgence en psychanalyse. En tout cas, à l'entrée.

Tout le monde se souvient sans doute de la réponse très simple et très claire que Lacan a donnée à la question qui lui avait été posée par un de ses auditeurs à l'université de Yale le 24 novembre 1975. Je rappelle la question : « Le choix de ses patients et l'articulation avec la théorie ? »

Question à quoi il répond, donc :

« Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande. Cette demande : qu'est ce dont ils veulent être débarrassés ? [...] Un symptôme. Un symptôme, c'est curable ¹⁰. »

Ce petit passage justifie à lui tout seul que nous ayons consacré cette journée à l'examen de l'urgence à l'entrée. À ceci près, me direz-vous, qu'à

aucun moment il n'est question d'urgence dans la réponse de Lacan. Aussi vais-je ajouter mon grain de sel !

S'il y a de l'urgence, je veux dire de l'urgence en psychanalyse et pour la psychanalyse, c'est parce qu'il y a le symptôme. Et j'ajouterais, non seulement le symptôme, mais l'insupportable du symptôme. Ce signifiant, *insupportable*, est un des noms du réel, comme vous le savez. C'est même, dirais-je, la guise proprement clinique du réel. C'est en tout cas ainsi que je lis et entends la définition que Lacan proposait de la clinique psychanalytique à l'« Ouverture de la Section clinique » en 1977, comme : « le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter ¹¹ ».

En effet, il n'y a pas que l'impossible ou l'impasse de la formalisation, qui ne sont, au fond, que les guises logiques du réel.

Côté sujet, c'est donc l'insupportable du symptôme qui fait motif et preuve de l'urgence subjective que portent la demande et l'appel à l'analyste.

Mais on sait que l'urgence subjective qui émerge du côté du futur analysant, du côté de *l'Un qui souffre* ¹² selon la formule de « Télévision », appelle l'urgence de l'accueil de cette demande et de cet appel. À ceci près que cette urgence de l'accueil ne se confond guère avec l'urgence du commencement de l'analyse, qui obéit, elle, à la logique du discours analytique et de l'acte analytique et à nulle autre.

Bref, cette urgence ne se confond pas et n'est pas à confondre avec la hâte du patient de s'allonger – court-circuitant ainsi l'exploration par l'analyste et l'identification de points de refoulement – ou la précipitation éventuelle de l'analyste – sur le fond là aussi d'une confusion possible, celle de l'identification du passage au divan et de l'entrée dans le discours analytique.

Je vais conclure très simplement par cette question que je me pose et que je vous adresse : n'est-ce pas, entre autres, pour parer à ce double écueil possible que Lacan a sinon inventé, en tout cas formalisé, les entretiens préliminaires ?

Mots-clés : urgence, clinique, politique, direction de la cure, entretiens préliminaires.

*[↑](#) Intervention dans le cadre du séminaire des enseignants du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest (ccpsO), 30 janvier 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
2. [↑](#) J. Lacan, *La Topologie et le temps*, (1978-1979), séminaire inédit.
3. [↑](#) Exposé au Collège clinique de Rome le 16 janvier 2021, sous le titre : « Ce qui échappe à l'urgence », par visioconférence.
4. [↑](#) J.-J. Gorog, « La fin est-elle nécessairement une satisfaction mensongère ? », *Mensuel*, n° 17, Paris, EPFCL, juin 2006, p. 18.
5. [↑](#) R. R. Greenson, *Technique et pratique de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1977, p. 73.
6. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.
7. [↑](#) J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967.
8. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, *op. cit.*
9. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 483.
10. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 32.
11. [↑](#) J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.
12. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 512.